

Chroniques d'une branleuse d'Anne David
Cher Pôle Emploi. Lettres de chômeurs entre détresse et contestation de Nora Philippe

Pierre Popovic

Numéro 254, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2015). Compte rendu de [*Chroniques d'une branleuse* d'Anne David / *Cher Pôle Emploi. Lettres de chômeurs entre détresse et contestation* de Nora Philippe]. *Spirale*, (254), 9–12.

Les radieux et les radiés

Par Pierre Popovic

**CHRONIQUES
D'UNE BRANLEUSE**

d'Anne David
Éditions Vanloo, 92 p.

**CHER PÔLE EMPLOI.
LETTRES DE CHÔMEURS
ENTRE DÉTRESSE
ET CONTESTATION**

de Nora Philippe
Éditions Textuel, 108 p.



Dans *Cher Pôle emploi*, Nora Philippe rassemble des lettres qu'elle n'avait su comment intégrer à *Pôle Emploi, ne quittez pas* (2014), documentaire où elle montrait la vie quotidienne des employés d'une antenne de cet organisme sise dans une cité de Seine-Saint-Denis, à douze kilomètres de Paris. Ces lettres ont été écrites par des chômeurs qui viennent d'apprendre qu'ils sont radiés du chômage ou en passe de l'être. Elles sont selon les cas rincées de désespoir et de malheur, traversées de sentiments d'abandon, d'injustice, de persécution, essoufflées de plainte, de panique, d'humiliation, tracassées de solitude et de déprime. L'une ou l'autre cherche une parade bravache ou un pieux mensonge, mais aucune n'est exempte de cette souffrance grave et incrédule qui est celle des parias de l'histoire, de *notre* histoire, celle que nous sommes en train de faire, ou de laisser faire. Leur forme, leur maladresse, leur langue même attestent l'impuissance sociale, culturelle, existentielle de leurs auteurs face à ce qui leur est imposé. La présentation des lettres juxtapose systématiquement une copie de l'original à la version imprimée. Au grain et à la couleur du papier, au dessin irrégulier des lettres, à la maladresse de la mise en page se devine l'écart abyssal qu'il y a entre elles et le cadre plastique, nickel et corseté des courriers administratifs qu'ils reçoivent – ou non – par la poste ou par e-mail.

**Langue de plastique
et prose de parias**

Les raisons de leur radiation prochaine ou effective sont d'ordres divers. Avoir été absent à un atelier de formation, ne pas être allé à

un entretien, n'avoir pas répondu à une convocation, avoir mal parlé à un conseiller, etc. En clair, manquer à l'une des obligations comportementales auxquelles doit se soumettre tout demandeur d'emploi conduit à la (menace de) radiation. Il leur faut dès lors justifier leur infraction au code pour éviter d'être privé de chômage. L'épistolier d'occasion n'a guère que trois façons de défendre sa peau : dire et prouver qu'il n'a pas reçu le message, dire et prouver qu'il était malade, dire et prouver que des accidents graves l'ont touché dans sa vie privée. Des bouts de vie dure se lisent dans des phrases comme celles-ci : « *Bonjour j'ai demandé un autre rendez-vous du 05-03-13 na pas ue lieu a cause de mon fils bas-age il étais malade je ne peu pas sorti avec lui acause du fois.* » ; « *Ce rendez-vous à été demander par moi-même pour conseille mais malheureusement je l'ai totalement oublié, j'ai quelques pertes de mémoire dû à ma dépression.* » ; « *[on m'a précisé que la convocation] du 22/4/13 je la recevrez par courrier ce que je n'est pas reçu en revanche je l'est eu par mail, cela dit je n'est pas d'ordinateur donc je consulte rarement mon dossier.* » Dans son introduction, Nora Philippe rappelle que Michel Foucault, dénonçant l'avènement d'« *une civilisation de la trace écrite – devenue prose plate, grise – qui vaut pour preuve, et de son archivage systématique* », désignait du mot « *graphomanie* » le rôle joué par l'instrumentalisation administrative de l'écrit mise en œuvre par les pouvoirs (politiques, judiciaires, culturels, scolaires) dans l'oppression et le contrôle des gens. La présence en amont des lettres d'une telle dictature bureaucrate se laisse sentir dans les formules où le chômeur s'efforce

d'amortir la violence de la sentence qui le menace ou qui le tue en excitant de sa connaissance des mots, des expressions, des tournures du langage administratif. Il en est ainsi dans ces majuscules : « *J'ai reçu la convocation par Message a mon espace Personnel* », dans ce vocabulaire d'emprunt : « *je n'es ni rendez vous avec vous ni mon code personnelle pour m'actualiser donc ce qui peut entraîner des disfonctionnement dans mon dossier* », dans cette entrée de phrase impersonnelle : « *il est apparu que plusieurs courriers m'ont-étés adresser. j'abite dans un milieu défavoriser* ». En mimant la prose de la domination, le chômeur aux abois reste sur son terrain et l'avale par défaut. Il faut bien dire que la machine est si énorme, si bien huilée qu'il n'a guère d'autre choix. En rupture relative avec un tel mimétisme, ce sont les lettres les plus crues, où des éclats bruts de la vie intime sont crûment exprimés (un frère décédé, un mari envoyé en prison à la suite d'une bagarre, une crise de diabète), qui soulignent le plus nettement le divorce entre la vie réelle du chômeur et l'inhumanité de la rhétorique institutionnelle. Toute prose administrative n'est jamais qu'« *une rédaction*, autarcique sur le plan sémiotique et monologique sur le plan de l'énonciation, qui tend à l'autosatisfaction (il s'agit de reconformer la charte ou la mission de l'institution) et à l'exclusion de l'autre (celui qui ne se soumet pas à la charte ou qui change la mission de l'institution). En revanche, quelles que soient leur orthographe et leur ponctuation (la question n'est pas là), les lettres rassemblées par Nora Philippe, elles, sont bien *de l'écriture*, au sens noble (littéraire) du terme. Dans l'expression même de leur

drame, elles montrent le mélange des émotions, des sociolectes et des raisons, et si elles n'ont pas la maîtrise de ce mélange, elles lui doivent le fait qu'elles vivent et qu'elles sont bien la trace de quelqu'un. Pôle emploi s'en moque ? Et alors ? Ces lettres ne lui appartiennent plus. Par la grâce de ce livre, qui en appelle d'autres, elles sont désormais à ceux qui veulent prendre acte de ce qui se vit au doux royaume de France, et ailleurs.

Quand une branleuse ébranle une doxa

Le titre d'Anne David indique que ses *Chroniques d'une branleuse* sont d'un tout autre ton. Il intègre un mot injurieux utilisé pour désigner les chômeurs (un branleur, au sens figuré, est un paresseux¹), le renvoie avec insolence vers ceux qui en usent et joue d'équivocité puisqu'il pourrait fort bien figurer tel quel dans le catalogue d'un éditeur de proses lestes². Par le mode d'énonciation choisi, le livre tient d'un journal ; dans la mesure où il clique une période de temps et lui donne une unité d'ambiance, de ton et de point de vue sur le monde et sur soi, il tient de la chronique. Cela donne quarante-neuf séquences datées, couvrant une période de chômage qui va du vendredi 21 mars au vendredi 26 novembre 2014. Chaque séquence comporte un titre, une image et un texte. Les images sont de tout acabit : affiche du film *L'Argent* de Robert Bresson, photo Delon/Schneider extraite de *La Piscine* de Jacques Deray, dessin de Lewis Carroll pour *Alice*, tract politique des jeunes socialistes à l'occasion des élections européennes de 2014, portrait de Louis-Philippe d'Orléans juste avant

sa chute par Franz Xaver Winterhalter, publicité pour une marmite (la « *super Cocotte SEB* ») ou pour un piège à souris, schéma mathématique énigmatique, etc. Entre les titres, les images et les textes s'établissent des relations vivantes, décalées, souvent drôles, et la variété même des illustrations confère une légèreté et une humeur doucement rieuse aux pages. À la différence de celle des épistoliers de Nora Philippe, la prose d'Anne David est efficace et juste. Elle a des vivacités, sait décrire des colères et des amertumes autant que des espoirs retrouvés et des illusions perdues. Si, grâce à des amis, à d'ex-relations professionnelles, à sa culture, à ses capacités créatrices, à ses talents de prosatrice, la diariste n'est pas à la ramasse comme le sont les radiés de *Cher Pôle emploi*, le chômage l'accable et la mine, elle aussi. Les premières chroniques indiquent la déstabilisation de la personnalité qu'il engendre. Les textes en sont courts, et leurs phrases rèches, comme des brins arrachés d'une corde sèche. Sous le titre « L'ambition », en dessous de l'image d'un baromètre, ce curriculum qui se casse en deux et la met en miettes : « *Responsable de la programmation, chargée de mission arts plastiques, responsable du service culturel, chargée de la communication pour un musée, assistante de communication pour un site de camping, photographe au Puy-du-Fou. Laveuse de pare-brise.* » La chroniqueuse a beau avoir des ressources pour mettre les choses à distance – c'est d'ailleurs l'une des motivations du geste d'écrire –, le chômage s'insinue dans sa vie. L'écriture ne force jamais ni les mots ni la note. Son caractère direct, sa simplicité jure avec le sentiment de catastrophe éprouvé, et ce dé-

calage fait ressortir une fissure intérieure soudaine brisant le lien entre la subjectivité et la durée dont elle se constituait. Par ces moyens, le texte épingle un à un les effets et les réalités nues du chômage. Contenance désormais embarrassée (et de recommencer à fumer pour s'en redonner une), obsession du manque d'argent (qui vient et revient comme « *un vertige nauséeux* »), réception de bons conseils non demandés (« *Arrête de te plaindre* »), retours de souvenirs incongrus, perte de confiance en soi, malaise face à diverses acceptations (une carte de réduction pour la piscine), refuges imaginaires, sensation de se trouver au « *cimetière du non-devenir* » quand les autres partent en voyage ou en vacances, aberrations de Pôle emploi, exploitation et climat des petits boulots (hôtesse d'accueil dans une entreprise), routine usante de la recherche d'emploi (« *téléphoner, rappeler, écrire, convaincre, produire* »), etc. etc. Tous ceux qui sont passés par là savent qu'il y a de quoi virer branque.

Et pourtant, la branleuse passe à travers cette mouise sans jamais sombrer ni dans la résignation ni dans le ressentiment. Trois choses l'y aident grandement. Premièrement, un tempérament qui, même si elle n'a aucune illusion sur le genre humain et si la vie fait mal, la pousse à accepter ce qui vient comme ça vient et à détester geindre. Deuxièmement, l'identification et la critique de ce que le texte appelle à juste titre « *l'idéologie de l'emploi* ». C'est l'un des points névralgiques de ce livre atypique. Pôle emploi n'est que le mur le plus proche d'une gouvernance sociale qui, d'un côté, exalte l'emploi comme une valeur absolue et irremplaçable liée aux (ainsi nom-

mées) lois d'un marché tout aussi absolu et irremplaçable quoiqu'il soit volatile et imprévisible, et qui, de l'autre, fait du même emploi une chose, un machin sans qualité, qu'il faut obligatoirement « *demander* » et que, si l'on vous en « *procure* » un, quand bien même il est en-dessous de vos qualifications et sous-payé, quand bien même il ne vous convient pas, vous êtes tenu de prendre si vous ne voulez pas être exclu du jeu social. À cette conception de *l'emploi*, Anne David oppose *le travail*. Car, toute « *demandeuse d'emploi* » qu'elle est, elle continue à travailler, c'est-à-dire à participer à des projets qui, même s'ils ne lui rapportent financièrement rien ou si peu, lui tiennent à cœur, l'engagent humainement, correspondent à ce qu'elle a appris à faire, la passionnent. En ce sens, si elle prend pour elle le mot « *branleuse* », c'est après l'avoir dévêtu de son caractère ordinairement infamant pour le redéfinir comme suit : « *Un branleur, c'est un travailleur sous-payé et sur-investi dont l'entourage ne comprend pas l'engagement : pourquoi perdre son temps avec tant d'énergie pour si peu d'argent ? Il supporte l'injustice de sa situation car il est convaincu que son travail correspond à une exigence existentielle.* » Il y a là ample matière à réflexion, et peut-être à la mise en route d'un autre marché que celui « *de l'emploi* », même si l'espoir reste, au bout du livre, de voir le travail devenir un jour un emploi.

Et pendant ce temps-là, au Château...

Au même titre que le sont des films comme *Deux jours, une nuit* des frères Dardenne ou *La loi du marché* de Stéphane Brizé, *Cher*

Tous ceux qui sont passés par là savent qu'il y a de quoi virer branque.

Pôle emploi et *Chroniques d'une branleuse* sont deux petits livres importants. Avec des moyens différents, ils s'opposent en effet à l'ignoble représentation dominante du chômeur qui prévaut dans l'imaginaire social actuel. Générée par un néolibéralisme qui domine la scène politique depuis quelque trente ans et dont les idées squattent désormais les gouvernements successifs, y compris les dits « *de gauche* » ou « *sociaux-démocrates* », cette représentation fait du chômage une honte et du chômeur le responsable de son sort³. En plus de cela, le chômeur – sorte de Grec intérieur – est tenu pour coupable d'une situation économique délétère dont, par une inversion typique, il aurait suscité l'émergence et augmenté la dégradation. La propagande des partis de pouvoir, relayée par des médias de grande diffusion complaisants qui parlent avec les mêmes images et dans les mêmes termes que cette propagande, est hautement responsable de cette mise au ban du chômeur. Pour les politiciens qui se succèdent au Château, le chômage est une donnée électorale de nature reptilienne. À chaque élection, les candidats le voient qui ondule sournoisement. La bête risque de leur nuire. François Hollande⁴

a récemment déclaré qu'il ne serait candidat à sa succession comme président en 2017 que si la courbe du chômage connaissait « *un infléchissement durable et continu* » en 2016. Ainsi va *la société tauxique* : il y a un taux de chômage périodiquement évalué, la succession des taux reportée sur un graphique crée une courbe, il faut s'arranger pour qu'elle devienne séduisante, sinon elle reste le serpent du péché. Et tout reste ainsi dans une abstraction vulgaire, électoraliste, géométrique. Bien pire, si Hollande dit ça, c'est qu'il va l'infléchir lui-même, la courbe, s'il le faut. Il a deux moyens pour cela. Le premier est de nature comptable. Il s'agit de changer la manière de dénombrer les chômeurs. On peut par exemple ne plus compter des leurs ceux qui sont demandeurs d'emploi, ceux qui ont fait un stage de plus de trois jours, ceux qui sont malades, ou bien décider qu'un chômeur qui ne chôme pas plusieurs mois continûment parce qu'il a par exemple trouvé un intérim d'une semaine n'est pas un chômeur, etc. etc. Le second est de nature institutionnelle. Il s'agit de créer une administration dont le mandat et le fonctionnement traduisent structurellement la représentation du chômage susdite.

Créature sarkozienne avant d'être hollandaise, Pôle Emploi est fait pour cela. Contrairement aux apparences, sa mission première n'est pas de faire baisser le chômage, elle est de faire baisser le *taux* de chômage, ce qui n'est pas la même chose⁵. D'où les stages, les petits boulots et les intérim sans rapport avec la compétence et la formation des gens. D'où la surveillance hargneuse des chômeurs, d'où les radiations dont parle Nora Philippe. Plus il y aura de radiés, plus la courbe s'infléchira. Avec cela et quelques assauts sur le droit du travail pour aider, les présidents seront radieux, ils pourront se représenter. À quel prix ! L'effet de ce climat de suspicion général est accablant. Il pousse à la délation, crée des tensions violentes, déchire le tissu social, conduit de larges pans de la population à tenir les chômeurs en bloc pour des « *profiteurs* ». Les chômeurs rejoignent les étrangers, accusés de « *voler le pain des Français* ». Et quand le chômeur en plus a un nom étranger, le haro atteint son acmé... C'est cette ignominie que des livres comme ceux de Nora Philippe et Anne David combattent. Ce serait collaborer avec l'ignoble que de ne pas le faire savoir. ■

¹ *Petit Robert* donne le sens de « *Personne qui ne fait rien de son temps* » et le considère comme une extension du sens familier de « *Personne qui masturbe (qqn)* » [ce « *(qqn)* » est restrictif, j'ai par exemple une copine qui a des charités canines] ou de « *Personne qui se masturbe* ». En l'occurrence, les connotations sexuelles sont réactionnaires : elles suggèrent que le branleur, cherchant du plaisir en dehors d'un souci de procréation, ne jouit pas utile et, par suite, n'est pas dans la norme sociale et morale acceptable. Le chômeur actuel hérite des mêmes connotations : il est inutile, il glande, il se la coule douce tandis que d'autres travaillent, et en plus, reçoit de l'argent pour cela (comme certaines branleuses, j'imagine).

² Il n'est pas impossible que des amateurs de « *livres qu'on ne lit que d'une main* » (Jean Goulemot) soient déçus à la suite d'un achat décidé sur la seule base du titre.

³ C'est à vrai dire une vieille antienne. En d'autres états de l'imaginaire social, les conservateurs faisaient du « *pauvre* » le responsable de son sort. Le misérable d'hier est devenu le chômeur d'aujourd'hui.

⁴ Dans les lignes qui suivent, le nom du président français pourrait être changé par ceux de Blair, Cameron, Merkel, Couillard, Harper, Sarkozy, etc. sans que le fond du raisonnement en soit affecté.

⁵ Faire baisser le chômage conduit à faire baisser le taux de chômage. Mais faire baisser le taux de chômage ne conduit pas nécessairement aujourd'hui à faire baisser le chômage. Là est la différence. On a inventé un mot pour cela : « *technicalité comptable* ».